

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***L'oiseau de fer* de Nadia Ghalem (Éditions Naaman)**

Gilles Cossette

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1982). Review of [*L'oiseau de fer* de Nadia Ghalem (Éditions Naaman)]. *Lettres québécoises*, (26), 29–30.

étudiants, les professeurs ? « Une bande d'affalés qui ne veulent rien comprendre. » Les collègues ? Ils se coupent mutuellement l'herbe sous le pied et se font des sourires hypocrites. Et que doit-elle faire le soir, le samedi, le dimanche ?

... je déverse une mer d'encre rouge sur des copies d'examen et des travaux fabuleusement bâclés, j'assiste aux réunions et aux conférences de toutes sortes inventées pour éloigner de leur jardin les professeurs sans ambition, ceux qui ne pensent qu'à s'étendre au pied d'un arbre et à lire de la poésie. (p. 67)

Heureusement, il y a, parfois, les rires des étudiants. « Ces rires sont de petites villes flottantes que j'habite un instant et qui ressemblent à un pays ». Mais la déconvenue de la jeune enseignante est telle qu'elle songe à abandonner son métier ; « ... j'en ai assez, dit-elle, du savoir. Moi aussi. »

Pour parler d'une autre déception, celle de Karim, « un homme d'été, de sable, de soleil » qui ne s'habitue pas au froid québécois, Diane-Monique Daviau se montre plutôt tendre, légèrement ironique. Certes, Karim est malheureux au Québec, car « il est un homme de soleil, et en homme de soleil il dit : « le soleil devrait luire pour tout le monde. » Pourquoi vivre sans cette lumière chaude, sans mer, sans sable ? » (p. 36) Bien sûr, comme Marcia, la jeune Chilienne dont parle Marilù Mallet dans *Les compagnons de l'horloge-pointeuse*, Karim souffre du froid : « les pieds gelés, par Allah, c'est terrible, ou le vent qui vous pâme, les cils et la barbe transformés en glaçons, les enfants qui toussent à se faire éclater la gorge, les voitures qui vous éclaboussent de neige noire et boueuse. » (p. 37) Il se souvient, lui, du sable sous les pieds nus, des palmiers, du parfum du jasmin, des figuiers, des dattes, « des enfants qui jouent à se jeter pieds joints dans la mer ».

Et pourtant. Les efforts que fait Karim pour s'acclimater ne sont pas tout à fait vains. Lui qui ne voulait pas entendre parler de pommes ni de sirop d'érable, il est devenu spécialiste de la tarte aux pommes campagnarde. Et Corinne, son épouse québécoise, a changé, elle aussi :

Le matin, lorsqu'il se lève, sa Corinne a déjà préparé le thé à la menthe, sans lequel la journée ne serait pas une vraie journée. Elle le fait d'ailleurs mieux que lui.

La vie est pleine de contradictions. (p. 39)

Diane-Monique Daviau est professeur d'allemand, ce qui nous vaut quelques aperçus savoureux sur les milieux de l'éducation : *Moi aussi, Comment dites-vous, Pavillon tu es volage, et La paille et la poutre*, sur les mésaventures d'un éducateur qui joue avec beaucoup de zèle le rôle de conscience morale de l'institution où il travaille. Mais on sent un peu trop, dans ces textes, la formation de linguiste de Diane-Monique Daviau. Jongler avec les mots donne parfois d'originales entrées en matière (*Comment dites-vous*) mais quelquefois aussi de bien mauvaises nouvelles (*Problèmes de vis*). Et il y a un rien de pédanterie dans un texte comme *Si l'été se prolonge*. Ceci dit, *Histoires entre quatre murs*, de Diane-Monique Daviau, est un livre plein de promesses.

L'oiseau de fer

de Nadia Ghalem

(Éditions Naaman)

Nadia Ghalem est née en Algérie, à Oran. Elle travaille depuis une vingtaine d'années comme reporter pour la radio et la télévision. Installée au Québec depuis plus de quinze ans, elle est actuellement recherchiste et animatrice à Radio-Canada et à Radio-Québec. Elle a déjà publié un recueil de poèmes, *Exil*, et *Jardins de cristal*, récit paru en 1981 chez Hurtubise HMH.

Les nouvelles de Nadia Ghalem, de facture très conventionnelle, sont sobres, sans recherche. Grâce à des formules inusables, elle plante adroitement un décor, brosse des personnages, les jette dans une aventure. Écriture efficace, austère, un peu terne. Ses héros, dans leurs monologues intérieurs, ont légèrement tendance à discourir. Ils sont jeunes, ambitieux, ils ont de la culture, des idées. Des problèmes de civilisation, aussi, et c'est là qu'ils deviennent intéressants. François, dans *Le regard*, juge sévèrement sa génération, une « soi-disant génération perdue, sans génies, sans espoir, contestant le diabolisme de l'argent par un diabolisme aussi destructeur : la généralisation des drogues plus ou moins frelatées ». (p. 21) Heureusement, il a gardé, lui, grâce à des études en psychologie, un certain respect pour les délicats mécanismes du cerveau humain, « le plus perfectionné des ordinateurs ». Mais

comment se sent-on, en se réveillant, quand on s'aperçoit qu'on a été drogué à son insu au cours d'une soirée mondaine ? Que fait-on quand on apprend que la jeune femme avec qui on était ce soir-là, qu'on commençait à aimer, s'est retrouvée à l'hôpital, pour les mêmes raisons ?

Pascal, le cinéaste de *L'envol des flamants roses*, est coincé entre deux civilisations. Parce qu'il est lui-même né en Afrique, fils d'un colon et d'une Africaine, il ne peut pas supporter les palabres des ethnologues que son travail l'amène à côtoyer. Leur incompréhension, leur manque de tact le hérissent. D'autre part il a voyagé, il s'est occidentalisé. Au début, en revenant en Afrique, il avait eu « la prétention de changer le cours des choses, d'imposer sa marque à tout ce qui le concernait... ». On dirait un personnage de Malraux :

Ils parlaient science, politique, chacun selon sa personnalité ou ses origines. Pascal se sentait marginal face à eux. Il avait décidé une fois pour toutes de se défaire des stéréotypes et des étiquettes. Il se voulait disponible pour ses recherches et il croyait de plus que l'Art restait à la fois le moyen le plus puissant et le moins violent de faire dialoguer les hommes entre eux. (p. 10)

Rien d'étonnant, alors, à ce que l'Afrique qu'il découvre, sous les traits de Lucie, la jeune doctresse guyanaise, lui donne le vertige, lui qui a connu Los Angeles, pourtant, et New York, « avec ses humains déroutants, et son envoûtement ambigu ». L'Art est une chose, la réalité en est une autre, parfois fort troublante.

Jean le petit Amérindien, le protagoniste de la nouvelle qui a donné son titre au recueil, est de loin le plus touchant et le plus attachant des personnages de Nadia Ghalem, à cause de la distance qui sépare les deux civilisations entre lesquelles il tombe, pour ainsi dire, en chute libre. *L'oiseau de fer*, incidemment, a un sujet digne d'Yves Thériault ; qu'on en juge : le petit Jean, qui vit dans une réserve, a reçu de son grand-père une pépite d'or, une *larme de terre*, souvenir des ancêtres qui avaient été « libres comme le chevreuil et forts comme l'original ». Il a la mission de la garder et de la transmettre plus tard à ses descendants. D'abord il accepte mal cet héritage :



Il savait ce que ce geste signifiait. Posséder une larve de terre, c'était rester accroché aux traditions ancestrales. Fermer les yeux au présent et à l'avenir aussi. Pourtant il s'imaginait mal quittant l'école et courant les bois en récitant, les soirs au clair de lune, des incantations magiques devant le feu qui lèche l'air et les bûches de ses mille langues vives. (p. 57)

Mais quand son père, à court d'argent, lui réclame la pépite pour la vendre, Jean décide, malgré la nuit, et la tempête de neige qui fait rage, d'aller porter la *Pierre d'or* au vieillard qui vit isolé dans la forêt, écoeuré par les concessions de la jeune génération. La suite est palpitante, émouvante, spectaculaire, même, avec son sauvetage en hélicoptère, « l'oiseau de fer ». Cette nouvelle est d'ailleurs la plus achevée du recueil ; le récit est serré et les éléments symboliques y sont habilement intégrés grâce à l'intermédiaire idéal que constitue le langage fleuri du grand-père. Nadia Ghalem a-t-elle été influencée par Yves Thériault ? C'est possible, mais je crois plutôt qu'elle parle, en faisant des transpositions que permet la littérature, de problèmes humains dont elle a d'abord une connaissance qui n'a rien de livresque.

Cela me paraît encore plus évident dans la nouvelle intitulée *Le recommencement*. Comme Marilù Mallet, Nadia Ghalem vient d'un pays du Sud et parle des pénibles débuts des immigrants au Québec. Marcia, la jeune Chilienne des *Compagnons de l'horloge-pointeuse*, suivait des cours du soir. Mourad l'Algérien fait de même. C'est là qu'il rencontre Louise, une Québécoise. Ils s'éprennent l'un de l'autre. Mais Mourad n'est pas heureux. Pas à cause du froid et de la neige, comme le Karim de Diane-Monique Daviau. Il n'en parle même pas. Le Québec, pour lui, c'est la froideur des gens. « Toujours la même indifférence blasée ». C'est un certain racisme, la dureté d'un employeur ; c'est l'emploi abrutissant. C'est aussi une jeunesse dont il ne comprend pas les plaisirs. « Mourad voyait circuler les capsules chimiques comme si chacune d'entre elles était un explosif miniature ». (p. 33). La marijuana, l'acide. Une autre sorte de neige. Mourad se décourage, il est tenté de tout laisser tomber et de retourner en Algérie. Mais Louise ? Ils se déchirent. Il est loin, le soleil...

Reconnaisances

de Roland Bourneuf

(Éditions Parallèles)

Reconnaisances, de Roland Bourneuf, est composé de très courts textes dont le ton pourrait être comparé à l'attention extrême du médium en transe qui s'applique à transmettre le plus fidèlement possible les messages qu'il capte et qui se présentent à lui comme des énigmes. Par leur imagerie, par leurs titres (*Geste*, *Le souverain*, *Fanfare*, *Cortège*), ils rappellent les *Illuminations*. Par leur hiératisme onirique, ils font aussi penser aux tableaux de Delvaux, de Magritte, de Giorgio de Chirico. L'irrationnel règne dans ces visions semblables à des rêves qu'on aurait scrupuleusement notés pour les analyser. Le narrateur, qui est parfois un narrateur-acteur, ne semble pas comprendre ce qu'il relate. Le monde qu'il perçoit lui paraît flou, vaporeux. C'est « l'empire du vague », « l'époque du gris ». Cette indétermination est un trait essentiel de l'oeuvre, un thème en soi. Les scènes de brouillard y abondent et, comme dans *Le rivage des Syrtes* de Julien Gracq, sont apparentes à l'imprécision et à l'ambiguïté qui caractérisent les personnages, leurs motivations et leurs actions, et à l'incertitude dans laquelle ils vivent.

Étais-je déjà venu dans ces parages ? Je ne pouvais l'affirmer. Tout ne m'y était pas inconnu mais j'avais l'impression qu'un brouillard s'était emparé de ma mémoire, semblable à celui qui, quelques heures plus tôt, avait occulté le paysage. (p. 27)

Les mots opaque, opacité, s'opacifier apparaissent à quelques reprises sous la plume de Roland Bourneuf et l'obscurité vient souvent accentuer l'impression de perplexité du rêveur ou du visionnaire, comme des protagonistes, d'ailleurs, car non seulement le narrateur s'inter-

roge sur la fidélité de son récit, mais les personnages eux-mêmes errent dans des lieux où ils semblent être *en reconnaissance*, où ils paraissent chercher plus ou moins consciemment quelque révélation sur leur destin. Tout s'estompe vite cependant, le ciel s'obscurcit, la vue faiblit, jusqu'à la cécité quelquefois, et le mystère persiste. Le chercheur dépité sent peser sur lui une fatalité qui s'oppose à ce qu'il découvre la vérité. Dans *La requête*, qui, comme *L'empire vague*, rappelle l'atmosphère du *Procès* de Kafka, un homme s'adresse à des fonctionnaires pour obtenir des renseignements le concernant. Il visite les bureaux de l'administration, une employée lui montre son dossier. Il ne trouve pas ce qu'il cherchait et les derniers documents portent une suite d'annotations dans une langue incompréhensible, inconnue. *Le livre du dormeur* montre une épouse essayant de déchiffrer le récit qu'elle trouve dans un petit livre *gris*, près de son mari endormi, et qui raconte la vie de nombreux hommes vivant à des époques et dans des pays différents. Elle s'y perd. « Les phrases mêmes s'embrouillaient comme si elles eussent été mal traduites d'une langue étrangère. Le sens des mots parfois n'était plus très sûr ». (p. 55)

Les paysages jouent un rôle important dans plusieurs de ces visions et la nature y est elle aussi caractérisée par l'ambiguïté et la multiplicité. Roland Bourneuf a une prédilection pour les états intermédiaires, indéterminés, marginaux. Les lieux où circulent ses personnages sont souvent des *zones grises* : plages, clairières, marécages, terrains vagues, remblais, talus. Les règnes végétal, minéral et même animal coïncident dans des passages où il est question de mousses, de lichens, d'herbes. « Je longuai les grands calcaires couchés et j'en caressai les pelages de mousse. » (p. 42) Les coquillages, surtout fossilisés, font le pont entre le monde animal et le règne minéral. L'air et l'eau se confondent dans les brumes.

L'élément qui domine est la Terre, qui a, dans *Reconnaisances*, la présence d'un personnage, changeant, polymorphe, vivant. On trouve dans ces textes de nombreuses notations sur le relief, la nature du terrain. Gravier, terre séchée, pierre pulvérulente, montagnes, pavés, dalles, murailles, ruines de temples, casemates abandonnées et encerclées par le sable, pyramides, marbre, grès, basalte, calcaire, mortier, lave, argile, fossiles, gravats se touchent et se mêlent, témoignant de l'infinie variété des formes telluriques et évoquant l'existence de liens profonds entre la terre et toutes les formes de la vie, y compris la civilisation. Le sable, en particulier, est omniprésent. Dans *Le désert*, un jardin d'abord entretenu avec amour est progressivement envahi par un curieux sable rouge. Dans *Le doigt*, le narrateur

